

CONDITIONS.

ABONNEMENT :

UN AN.

Ville - - - \$0.50

Campagne - - \$0.75

SIX MOIS.

Ville - - - 0.40

Campagne - - \$0.50

Un numéro - 0.01

L'abonnement
est strictement payable
d'avance.

CONDITIONS :

ANNONCES :

Par ligne.

Première insertion, 10c

Ins. subséquentes, 5c

Remise libérale
aux annonceurs à long
terme.

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRE.

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Vol 1.

BEDARD & BRASEAU, Propriétaires-Éditeurs,

Bureau : 30 Rue St. Gabriel, 30

No. 5

ANCIENNE CHANSON
CANADIENNE:

Sur l'air

J'ai tant aimé.

A Boucherville
Tout rit à nos désirs,
C'est un asile
Où règne les plaisir ;
On danse, on prit, on cour,
On passe tout le jour,
Sans faire un point d'aiguille
O! le charmant séjour,
Que Boucherville.

A Boucherville,
On lit fort peu souvent,
On coud, on file
Encore plus rarement,
Mais voici notre goût
Nous babillons beaucoup
Tous les soirs en famille
On triche au jeu du loup,
A Boucherville.

A Boucherville,
Les modes nous suivous,
On vas en ville
Acheter des chiffous
Puis l'on se carre au mieux
Et l'on fait les doux yeux.
Mais c'est peine inutile
Hélas! point d'amoureux
A Boucherville.

REPONSE.

A Boucherville,
En dépit des raillours
D'un sort tranquille
L'on goûte les douceurs,
Politesse et beauté
Franchise, humanité.

Règne dans la famille
Oh! le charmant séjour,
Que Boucherville.

A Boucherville,
On est toujours contents
A choses, utiles
On emploie son temps,
On file, on coud, on lit,
On travaille et on rit,
Honi soit dans la ville,
Le méchant qui médit,
De Boucherville.

Si dans la ville
On se met richement
A Boucherville
On sait en faire autant,
Et puis aux amoureux
Si l'on fait les doux yeux
Ce n'est peine inutile,
Où se marie l'on mieux
Qu'à Boucherville.

Dans votre ville,
L'on estime les gens,
Selon qu'on brille
Ou qu'on a de l'argent
Mais l'honnête homme ici,
Est toujours accueilli
Vive le ton poli
De Boucherville.

Feuilleton du "Crapaud."

LE DIABLE

I

Wilhom écrivait.
Absorbé dans une pensée profon-
de, il restait étranger à tout ce qui se

passait autour de lui. L'orage commençait à gronder, la pluie tombait par torrents, le vent s'engouffrait en gémissant dans sa mansarde, à travers les ais mal joints de sa petite fenêtre; de rares charbons brûlaient tristement au fond de l'âtre; sa lampe fumeuse n'éclairait plus que par saecades. Wilhom écrivait toujours.

Le front appuyé sur une de ses mains, il faisait l'autre courir rapidement sur le papier, sans rien entendre des efforts de la tempête qui assaillait sa demeure. Enfin sa plume s'arrêta, Wilhom releva la tête, passa la main sur son front, et fixant de nouveau ses regards sur les lignes qu'il venait de tracer, il les relut avec attention.

"A Frantz Roller, étudiant

"Quand vous lirez cette lettre, tout sera fini, j'aurai quitté cette vie de misère et de déceptions, je serai sorti de ce monde pour entrer dans un monde meilleur, je l'espère, je le crois; lorsqu'on va mourir, on ne doute plus. Adieu donc, vous que j'ai tant aimé, vous que depuis mon enfance j'avais regardé comme la moitié de mon âme, la moitié de ma vie; adieu; pensez quelquefois au pauvre Wilhom, et si jamais vous accordez votre amitié à quelqu'autre, comme vous me l'aviez donné, ne le trompez pas comme vous m'avez trompé; car peut-être vous causeriez aussi sa mort, et un autre en mourant ne vous pardonnerait pas comme je vous pardonne. Oui, je vous pardonne, Frantz, et cependant c'est vous, vous seul qui me forcez à mourir, sachez-le bien; car d'autres attribueront mon suicide à l'indigence ou à de creuses rêveries, je veux que vous au moins en connaissiez la véritable cause. Vous souvient-il, Frantz, de ce jour où, assis tout deux sur le revers du chemin, unissant nos mains et fixant nos regards sur le ciel étincelant d'étoiles, nous nous jurâmes une amitié éter-

nelle? J'étais pauvre, vous étiez riche; j'étais seul, sans parents, sans amis; vous aviez une famille, vous étiez aimé, chéri de tous, et cependant vous me disiez: Wilhom, à la moitié de ma fortune, de mon bonheur, de ma vie; à moi, votre amitié! et j'ai tout accepté, car vous étiez sincère. Depuis ce jour nous avons vécu en frère, je n'ai aimé que vous, vous et Mira, cet enfant, qui seule comme moi, bonne, aimante comme vous, m'a donné un amour aussi pur, aussi chaste qu'elle-même: toutes les heures que m'ont laissées le travail et l'étude, je les ai passées avec vous deux, heureux d'un bonheur trop parfait pour cette vie où tout est éphémère.

"Insensé! combien de temps j'ai pris le songe pour la réalité; oui, je rêvais; ce soir seulement je me reveillé ce soir, Frantz, je vous ai vu aux pieds de Mira, de Mira qui laissait sa main dans la votre, qui souriait à vos paroles, je vous ai vu, et je ne vous ai pas tué! Ah! rendez grâce à l'amitié que je vous ai vouée; car un instant la tentation a été bien forte! Maintenant je suis calme et je vous pardonne: Mira est si belle! vous pouviez la voir tous les jours, vous l'avez aimée, cela devait être: mais comment avez-vous oublié votre ami! Moi, je n'oublie point ce que nous avons été l'un pour l'autre. Seul, caché dans la mansarde que j'occupais avant de partager votre demeure, je me préparais à mourir, je le veux. Pourquoi vivrais-je maintenant? Sans l'amour, sans l'amitié, ces deux péchés de la vie, l'étude n'est qu'une dérision, l'existence n'est qu'un supplice. Adieu, Frantz, adieu, Mira; à vous le bonheur, à moi la mort; songez quelquefois à votre ami; sa dernière pensée sera pour vous."

Wilhom plia et cacheta cette lettre, mis suscription, puis, d'un mouvement convulsif, il ouvrit un tiroir et saisit un pistolet. Après avoir